

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens d'argent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

LORSQUE la mode a parcouru son cercle, et que toutes ses ressources épuisées la forcent de revenir à ses premières inventions, elle veut du moins satisfaire son humeur capricieuse, en métamorphosant les noms des objets exhumés parmi nos vieilles archives : grâce à ce nouveau subterfuge, nous ni nos mères peut-être ne les reconnaitrons point ;



mais si, dans nos familles, quelques aïeules sont encore assez femmes pour observer les toilettes, quel sera leur étonnement aujourd'hui lorsqu'elles reconnaîtront, dans cette charmante nuance nommée *prisme*, ces mêmes teintes variées auxquelles on donnait, dans leur tems, le nom trivial de *gorge de pigeon*! Nous ignorons jusqu'à quel point cette couleur prêtait d'attraits aux charmes du dix-huitième siècle; mais nous pouvons assurer que le *prisme* de nos jours est séduisant, qu'il est du genre le plus distingué, et digne des magasins de M. Burty *, où il vient de paraître avec toute la vogue qui doit assurer les premiers rangs dans les modes modernes.

— Parmi beaucoup d'autres nouveautés non moins gracieuses qui se trouvent dans les magasins de M. Burty, et qui répondent au choix parfait qu'ils nous offrent dans toutes les saisons, nous citerons le *gros de Naples jardinière*, qui, par la fraîcheur et l'harmonie de ses couleurs, formera la plus jolie toilette d'été. Le *chaly grec*, le *foulard cachemire* et la *mousseline mousse*, dont le nom seul indique déjà toute la grâce, sont aussi des articles charmans. Des gros de Naples à petites raies, dans les plus jolies nuances, différens tissus de dessins des plus nouveaux, et quantité d'autres articles remarquables par leur goût et leur élégance, sont dans ce moment, pour nos belles, autant d'attractions vers la maison que nous citons.

— Quantité de pièces de foulards de toutes les nuances sont tendues sur les métiers, et se brodent en soie plate, pour former des robes d'été; les unes ont des bouquets semés dans le fond de la robe; d'autres, des guirlandes au-dessus de l'ourlet.

— Les petits bonnets en linge sont moins garnis que l'été dernier; une seule rangée de dentelle orne le devant: les rubans qui la soutiennent sont découpés très-légèrement.

— Les bonnets les plus négligés sont en tulle uni très-fin; sur le devant, une haute bande de tulle, festonnée en crête-de-coq, et deux longues barbes également festonnées, tiennent lieu de rubans et se nouent sous le menton.

— On porte en négligé des ruches dites à la *Maintenon*;

* Rue Richelieu, n° 89.

ce sont tout simplement des collets qui ont une garniture un peu haute froncée sous la ruche qui entoure le cou.

— M. Cartier qui, chaque saison, se distingue par des nouveautés, ne laisse rien à désirer ce printemps, tant en fleurs nouvelles qu'en plumes; on trouve, dans ses magasins, les plus jolis ornemens de chapeaux.

— Une invention de chapeaux dits *Bristol anglais* vient de recevoir un perfectionnement très-important à Paris; ces chapeaux, dits de *Paris*, imitent parfaitement la paille d'Italie, et ont, de plus que leurs devanciers, l'avantage d'offrir la paille imitée aussi bien à l'envers qu'à l'endroit: de plus, ils sont très-grands, ont la forme à la *glaneuse*, et procurent par conséquent la facilité de recevoir toutes les coupes.

Le dépôt général pour la vente en gros se trouve rue Sainte-Appoline, n^{os} 7 et 9, et pour le détail, chez les marchands de nouveautés et chez les marchandes de modes de Paris.

Pour reconnaître leur supériorité, il ne s'agit que de regarder l'envers.

LA TRAGÉDIE AU BOULEVART.

C'est une horreur, criaient depuis quelque tems de sévères amis de la scène française, le mélodrame s'est emparé de notre théâtre national, la Muse du boulevard usurpe le domaine de la Melpomène que Racine et Voltaire avaient entourée de leur culte, et le bon goût gémit des envahissemens de la barbarie! Ces reproches étaient graves, cependant ils pouvaient avoir leur explication et leur excuse. Mais si le mélodrame est monté jusqu'au Théâtre-Français, était-ce une raison pour que la tragédie descendit jusqu'à la Porte Saint-Martin?

La nouvelle n'en est plus douteuse. M. Casimir Delavigne a porté sur la scène illustrée par *Mandrin*, le *Joueur* et *Charlotte Corday*, la tragédie de *Marino Faliero*, qu'il avait donnée d'abord aux interprètes habituels de Corneille et de Molière.

Cette démarche nous paraît tout à fait inexplicable. Que M. Lemercier ait donné cet exemple pour ses *Filles Spectres*, cela se concevait. C'était un vrai mélodrame, en prose ron-

flante, et il pouvait prendre asile sur une scène accoutumée à des accens semblables. Cependant le succès ne couronna point cette innovation. Mais que la poésie harmonieuse de l'un de nos premiers écrivains aille remplacer les phrases pompeuses du mélodrame, c'est ce qui ne peut se comprendre.

La tragédie de M. Casimir Delavigne est-elle taillée sur l'ancien patron? Elle ne pourra convenir à des acteurs, à un théâtre accoutumés au bruit, à l'éclat et au mouvement. Est-elle conçue sur le plan des nouvelles doctrines littéraires? pourquoi ne pas la donner aux comédiens dont le talent a contribué si puissamment au succès de *Henri III*?

Frédéric Lemaître est un acteur qui ne manque point d'originalité et d'imagination. Sans partager l'engouement de ses admirateurs, nous reconnaissons que sa trivialité a quelque chose de pittoresque, que l'audace de son jeu surprend et frappe l'attention; mais Joanny est-il un tragédien sans mérite, et, parmi ses camarades, n'en est-il aucun qui ne puisse valoir autant que le héros de la Porte Saint-Martin? Quant à M^{me} Dorval, elle est pleine d'ame et d'expression; mais qui oserait comparer personne à M^{lle} Mars?

Chose étrange! on assure que la tragédie de M. Casimir Delavigne amène avec elle, à la Porte Saint-Martin, plusieurs acteurs du Théâtre-Français et de l'Odéon. Ainsi elle a besoin d'un personnel nouveau, et elle le prend au théâtre même où elle était admise.

Nous ne trouvons aucune explication au parti bizarre de l'auteur de *Faliero*. Quelques journaux ont prétendu que cet événement pouvait avoir de l'influence sur l'avenir du théâtre en France; ils ont semblé penser que *Marino* ferait de la Porte-Saint-Martin une nouvelle Comédie Française, et que le théâtre de la rue de Richelieu, privé de cet ouvrage, marcherait à sa ruine. Nous ne pouvons partager ces exagérations: sans doute, il y a quelque chose de remarquable dans la démarche d'un homme de lettres qui préfère une scène secondaire à celle où il obtint de glorieux succès. Cette préférence révèle quelque vice dans notre organisation théâtrale; mais en conclure une révolution dramatique, c'est lui donner plus d'importance qu'elle n'en mérite.

Non; la scène du boulevard ne deviendra point notre

ée
na
de
ses
re.
ur
un
st-
s?
t a
o-
ses
ue
pe
et,
oir
à
qui
mir
rs
oin
où
de
que
du
rait
se,
ou-
ger
re-
qui
eux
or-
ra-
en
tre





Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
Berret de crêpe. Robe d'organdi brodée. Des magasins de M^r Burty.
rue de Richelieu N^o 89.

scène nationale, et les organes de Racine et de Corneille ne cesseront point d'attirer les amis de notre littérature. Le procédé de M. Casimir Delavigne ne doit avoir aucune influence sur le théâtre de la France, et s'il pouvait arriver que la tragédie allât à la Porte-Saint-Martin et le mélodrame aux Français, ce changement de domicile, cet échange des deux scènes serait une simple question de localité, et ne pourrait jamais ni faire admirer l'emphase du mélodrame, ni justifier les injures de quelques fanatiques contre les hommes de génie qui ont illustré la scène française.

INCENDIE DU BAZAR BOUFFLERS.

Il est affligeant de le dire, mais il faut avouer que les Français ne savent pas encore être bienfaisans pour le seul plaisir de la bienfaisance. Les souscriptions inspirées par un sentiment politique, produisent des sommes considérables. Nous sommes loin de blâmer cette disposition qui prouve toute la puissance de l'opinion, et atteste les progrès de l'esprit public en France.

Mais il serait à souhaiter que les infortunes étrangères à la politique obtinssent aussi quelques secours. Nous avons appelé, il y a quelque tems, l'humanité de nos lectrices à concourir aux établissemens que le Préfet de police veut fonder à Paris. Nous apprenons avec regret que les collectes sont loin d'avoir répondu aux espérances qu'on avait conçues et qu'il est à craindre que les projets d'un magistrat honorable ne puissent être mis à exécution.

Le même regret nous préoccupe à l'occasion des malheureux incendiés des galeries Boufflers. On annonce que les dous effectués atteignent à peine le dixième des pertes éprouvées. Cependant, quelle infortune plus digne de pitié que celle de ces pères de famille privés, en une seule nuit, du fruit d'un long travail et de l'espoir d'une vie entière! Ce sont des mères qui demandent du pain pour leurs enfans, des chefs de famille qui implorent les moyens de soutenir leur existence et d'assurer leur avenir, détruit par un accident imprévu.

Il y a peu de jours, un bal donné par les réfugiés du Portugal a donné un produit considérable; l'élite de la so-

ciété, tout ce que Paris renferme de personnes distinguées, s'était empressé de se rendre à un appel fait par le malheur. Il nous semble qu'il serait possible de procurer des secours, à l'aide du même moyen, aux malheureux incendiés du Bazar.

Ne serait-ce pas une fête bien digne de toutes les ames généreuses que celle où le plaisir des assistans profiterait à tant de malheureux ? Quelle douce consolation de penser que l'on sert les autres, que l'on donne du pain et un asile à des gens qui en manquent ! Quelle femme ne serait heureuse de se couvrir de toutes les richesses du luxe, de toutes les inventions de nos modes, pour paraître à cette réunion convoquée par la bienfaisance !

Qu'une seule personne s'empare de cette idée, qu'elle la communique à ses amies, et nous sommes sûrs que les souscriptions ne manqueront pas. Quoi qu'il en soit de nos habitudes, et quelque influence particulière que les sentimens politiques exercent sur nous, il n'y aura jamais à craindre de n'être pas entendu en France, quand on plaidera la cause du malheur et qu'on parlera la langue de l'humanité.

MÉLANGES.

NOUVEAUTÉS. — *Antoine, ou les Trois Générations*, pièce en trois époques, mêlée de chants, par MM. Brazier et Mélesville. Cette pièce n'est qu'une faible copie de celle qui a obtenu tant de succès au Gymnase, sous le titre de *Avant, Pendant et Après*.

Ainsi que dans *Avant*, la marquise de Saint-Vallier a décidé que son jeune fils Léon entrerait dans l'ordre de Malte, afin de laisser une immense fortune à son aîné ; mais elle trouve de la résistance à l'exécution de ce noble dessein, dans la courageuse protestation du jeune chevalier, qui ne se sent aucune vocation pour le parti qu'on veut lui imposer. A l'instigation d'un vicomte de Chailly, héritier des doctrines des roués de la Régence, le jeune Léon enlève une de ses cousines, tandis que le canon annonce la prise prochaine de la Bastille.

Le second acte présente la peinture de la terreur, époque déplorable, féconde en incidens dramatiques, mais que l'on

devrait peut-être renoncer à mettre à la scène, parce qu'il est difficile d'en atténuer l'horreur. Les Saint-Vallier sont dans les cachots, et ils reçoivent les soins désintéressés d'Antoine, ancien valet de chambre, qui s'est fait commissionnaire de la prison, pour se rapprocher de ses maîtres. Le zèle de cet excellent serviteur a éveillé les soupçons des guichetiers, et il est jeté dans la prison même d'où l'on fait sortir M. de Saint-Vallier pour le conduire au tribunal révolutionnaire.

Le troisième acte nous transporte à l'année 1828 : il ne reste de la famille des Saint-Vallier que Jules, fils de Léon, mort colonel à la bataille de Brienne. Ce jeune homme, élève distingué de l'école Polytechnique, est amoureux de la fille d'un ancien fermier de son grand-père, manufacturier fort riche, et peu disposé à accepter pour gendre un individu dont la noblesse ne soit point appuyée par l'aristocratie pécuniaire. Sur ces entrefaites, Jules rencontre le vieil Antoine, dont les souvenirs sont affaiblis par l'âge ; mais qui parvient cependant à se rappeler le lieu où il a jadis enfoui un trésor qui lui avait été confié par son maître, et qu'il remet à son petit-fils.

Telle est à peu près l'analyse de cet ouvrage bien inférieur au modèle, quant au développement des caractères, au coloris des tableaux, à l'esprit, à la gaieté du dialogue et à l'intérêt de l'action. Potier a puissamment contribué à son succès. Jamais il ne s'est montré plus jeune de talent que sous les traits du vieil Antoine.

CIRQUE-OLYMPIQUE. — Lorsque les directeurs de la plupart de nos théâtres se montrent empressés d'arracher aux annales de la révolution des faits récents, dont les souvenirs sont encore déchirans pour tant de contemporains, on ne saurait trop louer le Cirque-Olympique du choix qu'il vient de faire. Quel exemple plus beau peut-on offrir au peuple, que la vie et la mort héroïques d'un guerrier brave, instruit, religieux, modeste, possédant toutes les vertus civiles et militaires !

Les décorations et la mise en scène sont remarquables ; on remarque surtout une vue de la bataille de Fleurus. Le tableau qui termine la pièce, par la pompe si imposante des funérailles du premier grenadier de France, produit le plus grand effet. Les décorations sont dues à MM. Dumay et Philâtre, et la mise en scène à M. Adolphe Franconi.

— Parmi la foule des journaux que chaque jour voit éclore et mourir, en voici un qui s'annonce sous de singuliers auspices. Il a pour titre : *Journal des abus, des plaintes et des réclamations*. Nous pensons que les frais de rédaction n'en seront pas dispendieux, et que le public fournira les matières en quantité suffisante pour remplir un in-folio quotidien.

— Jeudi 16, samedi 18 et dimanche 19 avril, tous les théâtres étant fermés, M. Comte donnera trois soirées extraordinaires de ses prestiges, illusions, ventriloquie, terminées par la fantasmagorie animée.

— Le port de Wiclow, en Irlande, vient d'être le théâtre d'un événement dont les faiseurs de mélodrames ne peuvent manquer de s'emparer. Un jeune fabricant nommé Wotton, vivement épris d'une jeune héritière, miss Butler, voulait à tout prix se procurer un entretien avec elle. Cette jeune personne de son côté, n'avait pas tardé à s'apercevoir, avec quelque intérêt, de l'empressement que cet imprudent mettait à la suivre; mais, surveillée par une mère active et soupçonneuse, elle semblait n'avoir rien à craindre pour son honneur. S'étant un jour rendue aux bains publics, accompagnée de M^{me} Butler, elle reconnaît son amant parmi les filles de service (qu'il avait sans doute gagnées pour s'introduire en habits de femme), et cette vue lui cause un tel saisissement qu'elle s'évanouit dans son bain. Wotton, effrayé, fait un mouvement et pousse un cri qui trahissent son sexe. La mère, indignée, se jette avec fureur sur l'imprudent. On l'arrête, il se débat; tout le monde crie à la fois; le scandale est au comble, et nul, pendant ce tems, ne songe à secourir la pauvre miss, qui expire dans son bain. On ne s'aperçoit que trop tard de cet affreux événement. Wotton, égaré par le désespoir, s'élance sur le corps inanimé de son amante, la saisit, l'enlève, court à une fenêtre, et se précipite avec son fardeau!...

— EAU dite PHÉNOMÈNE pour nourrir et fortifier la racine des cheveux, en arrêter la chute, les faire croître et épaissir, les préserver de blanchir et de se décolorer, même dans l'âge le plus avancé. Cette Eau dont l'effet est si salutaire, est due à feu le savant pharmacien M. HUSSON C***; aux lumières duquel nous devons encore le spécifique *Phénix*, si réputé, depuis quinze ans, tant en France que dans les pays les plus éloignés, pour calmer de suite et faire fondre entièrement les cors, oignons et durillons, sans les sentir nullement; aussi, ce Spécifique est-il le seul autorisé de S. Ex. le Ministre de l'Intérieur. Le pot est de 3 fr., le flacon de l'Eau dite Phénomène 5 fr. et la demi bouteille 15 fr.; chez M^{me} V^e HUSSON C***, rue Saint-Marc Feydeau, n° 15, et, à son ancienne demeure, rue Meslay, n° 30.

A ce Numero est jointe la planche 631.

PARIS.—Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.